

NOTES

SUR LA VEILLE EN L'HONNEUR DE VÉNUS.

1. — *PERVIGILIUM VENERIS*. Ce petit poëme en vers tétramètres catalectiques porte le nom de *Veille en l'honneur de Vénus*. Nous ne savons qu'imparfaitement ce que c'était que les fêtes appelées par les Romains *vigiliae*, *pervigilia*, *nocturnæ pervigilationes*. Ils en devaient la connaissance aux Grecs. Mais ces solennités nocturnes obtinrent fort tard quelque faveur à Rome. On craignait les excès auxquels ces assemblées pouvaient donner occasion, et les lois restreignaient les sacrifices que les femmes offraient pendant la nuit.

Les écrivains romains du temps de la république parlent peu de ces veilles; il en est plus souvent question sous les empereurs, et l'on voit que ces fêtes devinrent un prétexte de débauches. Ce fut probablement dès le règne d'Auguste que la veille de Vénus fut introduite. Ovide en parle dans divers passages, où l'on voit que les vierges exécutaient des chœurs, et qu'après la cérémonie religieuse on servait un banquet, à la suite duquel les jeunes gens se livraient aux plaisirs de la danse. Cette fête avait lieu en avril, mois consacré à Vénus. Elle durait trois nuits consécutives. Comme dans le poëme qui nous occupe on ne trouve rien qui se rapporte aux cérémonies dont parle Ovide, on peut supposer qu'Ovide décrit surtout celles qui étaient pratiquées pendant les trois journées qui remplissaient l'intervalle des trois nuits, tandis que le poëme était destiné à être chanté pendant le rit nocturne. Mais on explique cette différence avec plus de probabilité, en disant qu'après le siècle d'Auguste, la fête éprouva divers changements.

2. — *Ver novum, ver jam canorum, etc.* (v. 2). Virgile avait dit, avec un accent plus naturel et non moins passionné :

Ver adeo frondi nemorum, ver utile silvis:
Vere tument terræ, et genitalia semina poseunt.

NOTES.

319

Avia tum resonant avibus virgulta canoris,
Et Venerem certis repetunt armenta diebus.

(*Georg.* lib. II, v. 323.)

3. — *Tunc cruore de superno* (v. 9). Parny a imité ce passage dans ces jolis vers :

Lorsque Vénus, sortant du sein des mers,
Sourit aux dieux charmés de sa présence,
Un nouveau jour éclaira l'univers;
Dans ce moment la rose prit naissance.

4. — *Facta Cypris de cruore, deque Amoris osculis* (v. 23) Gentil Bernard paraît avoir songé à ce passage quand il a dit de la rose, avec autant de grâce que Parny :

Tendre fruit des pleurs de l'Aurore,
Objet des baisers du Zéphyr,
Reine de l'empire de Flore,
Hâte-toi de t'épanouir.

Que dis-je ? hélas ! diffère encore,
Diffère un instant de t'ouvrir :
L'instant qui doit te faire éclore,
Est celui qui doit te flétrir.

5. — *Uvido marita nodo* (v. 26). Les vers de Delille, imités de Milton, sur les chastes amours d'Adam et d'Ève, se rattachent trop directement à ce passage, pour que nous résistions au plaisir de les mettre sous les yeux des lecteurs :

Dirai-je ces forêts d'arbustes, d'arbrisseaux,
Entrelaçant en voûte, en alcôve, en berceaux,
Leurs bras voluptueux et leurs tiges fleuries ?
C'est là que, les yeux pleins de tendres rêveries,
Ève à son jeune époux abandonna sa main,
Et rougit comme l'aube aux portes du matin.
Tout les félicitait dans toute la nature :
Le ciel par son éclat, l'onde par son murmure ;
La terre, en tressaillant, ressentit leurs plaisirs ;
Zéphyre, aux anêtres verts, redisait leurs soupirs ;
Les arbres frémissaient, et la rose inclinée
Versait tous ses parfums sur le lit d'hyménée.

6. — *Floreas inter coronas* (v. 44). Æthicus, dans sa *Cosmographie*, parle d'une île du Tibre, située entre Ostie et le port de Rome, extrêmement agréable par sa verdure et la quantité de

roses et de fleurs dont elle était couverte au printemps. Il dit qu'on l'appelle le *Liban de Vénus*, et qu'à une certaine époque, le peuple romain, présidé par le préfet ou par un consul, célébrait sous des tentes une fête délicieuse. Il paraît que tout ce passage se rapporte à la fête à laquelle le *Pervigilium* était destiné. Il est question, en effet, ici, de tentes ou de cabanes construites sous des arbres et avec des branches de myrte. Le poète y parle aussi beaucoup de roses. Le nom de *Liban* donné à l'île indique sans doute que la fête dont elle était le théâtre avait une origine syrienne, ou du moins que du temps d'Æthicus on y avait mêlé des cérémonies étrangères.

7. — *Hybla florum, etc.* (v. 52). L'édition Lemaire explique parfaitement ce vers et les deux qui précèdent : *Hybla, omnes tuos huc funde flores, ut tribunal decæ, quasi ipse Hybla, mons aliquis florum, tantum exstet, quantus Ennæ campus est.* Pour mieux comprendre le rapprochement que le poète établit entre le trône fleuri de Vénus et la plaine d'Enna, qui offre à l'œil un vaste plateau couvert de toutes les richesses du printemps, il est bon de se rappeler ce qu'en dit Cicéron : *Enna autem est loco præcelso atque edito, quo in summo est æquata agri planities, et aquæ perennes; tota vero ab omni aditu circumcisa atque dirempta est; quam circa lacus lucique sunt plurimi, et lætissimi flores omni tempore anni.* (*Verr.* iv, c. 48.)

8. — *In sinum maritus imber fluxit almæ conjugis* (v. 61). Cette grande et magnifique idée du mariage de l'Air avec la Terre est empruntée de Lucrèce, et Delille l'a ainsi présentée dans sa traduction des *Géorgiques* :

Alors la terre, ouvrant ses entrailles profondes,
Demande de ses fruits les semences fécondes.
Le dieu de l'air descend dans son sein amoureux,
Lui verse ses trésors, lui darde tous ses feux,
Remplit ce vaste corps de son âme puissante :
Le monde se ranime, et la nature enfante.

9. — *Subter umbras cum maritis* (v. 83). Delille a encore rendu avec la même élégance et le même bonheur d'expression ces idées qui se trouvent dans la charmante description du printemps que nous a laissée Virgile (*Géorg.*, liv. II, v. 326) :

Dans les champs, dans les bois, tout sent les feux d'amour :
L'oiseau reprend sa voix ; les zéphirs, de retour,

Adoucissent les airs de leurs douces haleines ;
Un suc heureux nourrit l'herbe tendre des plaines.

Le même sentiment est encore exprimé avec plus d'énergie dans ces vers du troisième livre des *Géorgiques* :

Amour, tout sent tes feux, tout se livre à ta rage ;
Tout, et l'homme qui pense, et la brute sauvage,
Et le peuple des eaux, et l'habitant des airs.
Amour, tu fais rugir les monstres des déserts :
Alors, battant ses flancs, la lionne inhumaine
Quitte ses lionceaux et rôde dans la plaine.
C'est alors que, brûlant pour d'informes appas,
Le noir-peuple des ours sème au loin le trépas ;
Alors le tigre affreux ravage la Libye :
Malheur au voyageur errant dans la Nubie !

10. — *Jam loquaces ore rauco* (v. 85). Les épithètes que Virgile donne à la voix du cygne, quand il parle de cet oiseau en naturaliste plutôt qu'en poète :

Dant sonitum rauci per stagna loquacia cygni,

se retrouvent dans ce vers du *Pervigilium* :

Jam loquaces ore rauco stagna cygni perstrepunt.

11. — *Subter umbram populi* (v. 86). Virgile (*Géorg.*, liv. IV, v. 511) avait dit avec une grâce parfaite :

Qualis populea mœrens philomela sub umbra ;

et Delille a traduit ainsi son modèle :

Telle sur un rameau, pendant la nuit obscure,
Philomèle plaintive attendrit la nature ;
Accuse en gémissant l'oiseleur inhumain
Qui, glissant dans son nid une furtive main,
Ravit ces tendres fruits que l'amour fit éclore,
Et qu'un léger duvet ne couvrait pas encore.

12. — *De marito barbaro* (v. 88). Voyez NÉMÉSIE (note 15, page 244 de ce volume), au sujet de Progné et de Philomèle.

13. — *Quando ver venit meum* (v. 89). Ces vers porteraient à croire que le *Pervigilium Veneris* est le début littéraire d'un inconnu. Il regrette de ne pas faire comme l'hirondelle, qui se tient cachée tout l'hiver, et qui reparait au printemps.

14. — *Sic Amyclas* (v. 92). Il y a eu deux villes de ce nom, l'une en Italie, entre Caïète et Terracine; l'autre dans le Péloponnèse, en Laconie. Un vieux proverbe existait au sujet de celle-ci : *Amyclæ tacendo perierunt*, « le silence perdit Amyclée. » Virgile fait allusion à ce fatal silence : *Tacitis regnavit Amyclis* (*Æn.* lib. x, v. 564). Sur quoi Servius nous donne l'interprétation suivante : « On avait annoncé souvent aux citoyens d'Amyclée la présence de l'ennemi; mais c'était toujours une alarme vaine. Aussitôt on une loi pour interdire toute nouvelle de ce genre qui troublait le repos des habitants. Qu'arriva-t-il? Au commencement du printemps, les Doriens parurent, en effet, devant Amyclée. Personne n'ayant poussé le cri d'alarme, la ville fut prise et détruite. »

VESTRITIUS SPURINNA

TRADUCTION NOUVELLE

PAR M. CABARET-DUPATY

Professeur de l'Université.